

dimanche 20 avril 2008

Tissage à l'ancienne 2/2

La dernière tisseuse à domicile témoigne

Il y a quelques décennies, les métiers à tisser rythmaient le quotidien de nombreux foyers de la région. Retour à l'époque des canuts avec une des dernières tisseuses à domicile.

La maison de Denise Auberger, à Coublanc, respire le calme. Fini les cliquetis et le brouhaha sourd des métiers à tisser. Pourtant, la cabine est toujours là, à gauche en entrant.

«C'était la pièce réservée au tissage» explique Denise, petite brune de 66 ans, qui a achevé sa carrière treize ans auparavant. La cabine, c'est une grande pièce, la même dans toutes les maisons qui en possédaient. Un sol bétonné, quatre murs, dont un illuminé aux trois quarts par des grandes fenêtres allongées. Une armature en fer sépare chacune des vitres hautes et pas très larges. Elle ne s'ouvrent pas, elles sont là juste pour la lumière. Sur un côté de la pièce, deux métiers trônent face à face. Des «Diederich» de Ste-Colombe dans le Rhône. Ils ne sont pas datés mais leur structure trahit leur âge. «Ils sont nus à présent. Il ne reste que l'ossature principale», précise Denise. Les souvenirs refont surface, et c'est avec bonheur que la dernière tisseuse à domicile raconte une vie bercée par le tissage. «Tous les matins, je nettoyais la tringle à l'essence. Il fallait s'assurer que tout soit bien place avant de commencer. Et puis après, c'était une surveillance de tous les instants. Il fallait suivre les navettes dans leurs mouvements, vérifier le déroulement de la soie, faire des nœuds quand ça cassait, et surtout, faire attention au tissu qui s'enroulait ici». Denise montre un rouleau vide à présent et ajoute : «Il ne fallait surtout aucun pli. Sinon, la coupe était fichue. Il y avait des poids, derrière le métier, pour tendre la confection au fur et à mesure. Il fallait tirer dessus, c'était lourd. Mais je faisais ça avec ardeur pour assurer la meilleure qualité de mon travail». Le souci de toujours faire au mieux tenait la tisseuse en alerte toute la journée, depuis 5 heures le matin jusqu'à 20 heures environ. «Ce n'était pas un métier facile mais passionnant» confie Denise.

Bercée dans la soie

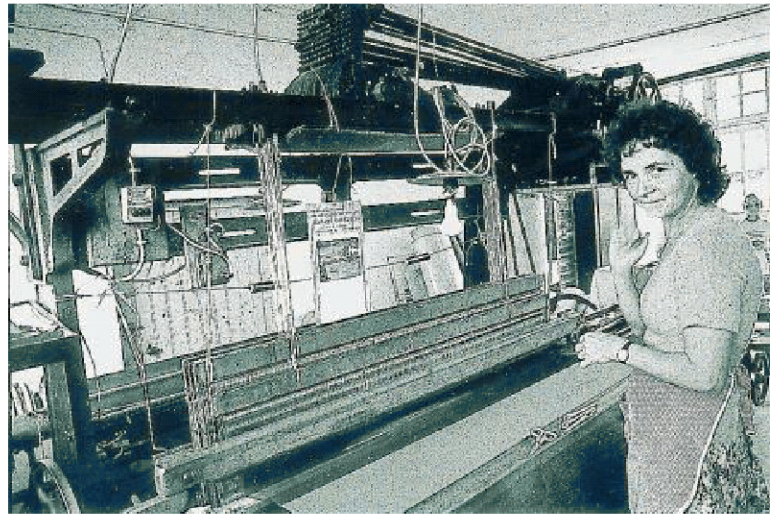
Denise a commencé à 15 ans mais a toujours connu ça. «Ma mère tissait déjà. C'est elle qui a acheté les métiers», reprend-elle en désignant les deux ancêtres. De fil en aiguille, en regardant travailler sa mère, Denise a appris la profession. «Il faut du temps pour devenir une bonne tisseuse. Et de la patience surtout. Faire, défaire, toujours être à l'affût. J'ai commencé à tisser pour la maison Glattard à Belmont. J'ai ensuite continué avec la confection de satins et d'autres étoffes pour Debiesse et Lajugie de Charlieu». L'activité de ces travailleuses à domicile dépendait de celle des entreprises qui les employaient. Peu à peu avec le temps, les usines ont fermé leurs portes. Par chance, la qualité de tissage de Denise a été reconnue. «Mon dernier employeur, Debiesse, m'a recommandée à la maison Lorton. C'est comme ça que j'ai pu continuer chez moi».

Pour les ateliers charliendins, Denise tissait essentiellement des taffetas. «La soie naturelle demandait beaucoup de soin. Les patrons exigeaient de la qualité. Pas de défaut, sinon, la coupe n'était pas recevable». Quand les coupes pressaient, la tisseuse se levait encore plus tôt pour assurer une réalisation parfaite dans les temps. Avec un débit de dix à douze mètres par jour, Denise n'avait pas le temps de s'ennuyer. Les deux métiers tournaient en simultanée. «J'avais le gamin dans le parc, dans la cabine avec moi, mais un peu à l'écart à cause des navettes».

Que des bons souvenirs

S'appliquer, travailler vite et bien. Malgré tout, la tisseuse garde un très bon souvenir de cette époque et de ses derniers patrons. «La première fois que j'ai eu besoin d'aller chez Veraseta à Charlieu [ndlr : ateliers Lorton], je ne savais même pas où les ateliers se situaient. J'ai tourné un moment avant de trouver. Je suis même entrée dans une usine voisine ! Je n'avais jamais à y descendre. C'était généralement le gareur [ndlr : la maintenance] qui m'apportait le travail à faire.. A l'époque, c'était Bernard Bourchanin. Parfois, c'est le patron, François Lorton, qui me livrait lui-même les trames quand il en manquait. Il en profitait pour prendre des nouvelles. J'appréciais toujours ses visites». Pendant longtemps, Denise n'a pas su à qui étaient destinés les taffetas qui lui demandaient tant de rigueur. «J'avais simplement eu des échos qu'on tissait pour des Emirats Arabes. Plus tard, j'avais entendu dire que les coupes allaient aussi chez la Reine d'Angleterre». Des échos qui se sont confirmés, malgré la distance. «C'était à la fois une motivation et une fierté. Je regrette juste de n'avoir jamais vu le produit fini». Un peu comme les fils de soie qui dessinent doucement l'étoffe, les années de tisseuse se sont succédé. La modernisation du matériel est alors apparue. En partie seulement car c'est la méthode traditionnelle qui permet à la profession de résister. «C'est au niveau du nouage des chaînes que ça a changé, précise Denise. Quand la chaîne était finie, il fallait renouer les fils devant et derrière un à un. Je faisais tout à la main. Il y en avait jusqu'à 8 000. Un jour, le gareur est venu avec une machine qui faisait le nouage en deux heures. Avant, je passais une journée à faire ça».

La machine à nouer les fils aura été une révolution. Un soulagement pour les tisseuses à domicile. Malgré tout, cette profession s'est éteinte peu à peu. En 1995, la dernière d'entre elle, Denise Auberger, a pris sa retraite, emportant avec elle une belle époque. Edwige Nicolas



La méthode de tissage perdue chez Veraseta à Charlieu, dernier employeur de Denise Auberger



La dernière tisseuse à domicile pour Veraseta était de Coublanc. Elle a terminé sa carrière en 1995